

'BEAUBOURG-METZ' COURONNE MATISSE



« LA TRISTESSE DU ROI », LE PLUS FRAGILE DES CHEFS-D'ŒUVRE

Metz, vendredi 16 avril. Le collage de 2,92 m x 3,86 m vient d'être suspendu. A droite, Anne-Catherine Prud'homme est chargée d'assurer la bonne conservation du tableau depuis 1992. Accompagnée de son homologue messine, elle mesure le taux d'humidité et de lumière de la pièce.

PHOTOS HUBERT FANTHOMME

Le musée se décentralise en Lorraine et prête au nouvel édifice des œuvres exceptionnelles.

Les 333 kilomètres de route n'ont pas fatigué l'ultime autoportrait du peintre, conservé à Paris depuis 1954. Il a voyagé sans dommage jusqu'à Metz. Le mercredi 12 mai, la toile accueillera les premiers visiteurs du Centre Pompidou-Metz, comme ce fut le cas, en 1977, lors de l'inauguration de son grand frère. Il n'aura fallu que sept ans – et 70 millions d'euros – pour que ce « Beaubourg hors les murs » prenne corps. Sans aucun fonds propre, l'élégante structure architecturale de Shigeru Ban et Jean de Gastines puisera dans les 65 000 trésors des réserves parisiennes afin d'organiser quatre à six expositions par an. La première, « Chefs-d'œuvre? », rassemble 780 pièces de maîtres. Si le succès est au rendez-vous, Metz pourra alors rêver d'un destin international.



AUTOUR DE CE TRÉSOR DÉLICAT, ILS SONT TOUS AU RENDEZ-VOUS : PICASSO, LÉGER, BRANCUSI, MIRO...

PAR ELISABETH COUTURIER

Vulnérable et sans défense, il est là, devant nous, nu. Chacun retient son souffle. Certains ont même les larmes aux yeux. « La tristesse du

roi », un immense papier collé signé Matisse, incontestablement un des plus grands chefs-d'œuvre de l'art moderne, un des plus fragiles aussi, vient juste d'être décroché des réserves du Centre Georges-Pompidou. Il doit partir pour Metz. Depuis que l'Etat l'a achetée en 1954, l'œuvre n'est sortie qu'une fois, pour une exposition au MoMA, à New York, en 1998. Ce collage de papiers colorés, mesurant 2,92 mètres sur 3,86, exige les plus grandes précautions de manutention. Nous avons eu l'autorisation exceptionnelle d'assister à sa mise en caisse. Les quelques mètres que doit effectuer le tableau sans protection aucune représentent un danger potentiel: un geste malencontreux, une mauvaise manipulation, et patatras! Impensable? Dix personnes l'entourent, mais on ne sait jamais: dans le milieu, tout le monde connaît la mésaventure survenue, l'an dernier, au milliardaire Steve Wynn, propriétaire de casinos et d'hôtels à Las Vegas. Tout fier de montrer à ses amis « Le rêve » de Picasso, dont il venait de conclure la vente pour 139 millions de dollars, un record historique, le collectionneur a, dans un geste d'emphase, percé la toile de son coude!

Moins d'esbroufe et plus de précautions entourent la délicate opération qui permettra à « La tristesse du roi », qui, soit dit en passant, porte bien mal son titre au vu de ses couleurs joyeuses, d'arriver à bon port. Anne-Catherine Prud'homme, la restauratrice chargée depuis vingt-sept ans de veiller sur chaque millimètre de ce trésor national, explique: « C'est le chant du cygne de Matisse, sa dernière création. Il l'a réalisée en 1952, deux ans avant sa mort. Il

sentait la fin approcher. » Tailler directement dans la couleur en découpant des papiers gouachés, tel fut le trait de génie de Matisse lorsqu'il ne fut plus capable de s'attaquer à de grandes toiles. De près, on comprend pourquoi ce patchwork de minces papiers colorés, composant cette scène où un roi écoute une chanson triste, demande mille précautions: « Aujourd'hui, poursuit Anne-Catherine Prud'homme, on ne marouflerait pas le papier sur la toile tout de suite, comme cela a été fait, car les deux éléments travaillent à l'inverse. La toile se tend quand le papier se détend. » Soyons rassurés, l'œuvre est arrivée intacte à Metz. Mise magistralement en lumière derrière une vitrine de verre, elle accueillera, seule, le visiteur à l'entrée du forum où commence l'exposition inaugurale intitulée « Chefs-d'œuvre? » L'idée? Revisiter la notion même de chef-d'œuvre, son histoire et sa pertinence, notamment après que dada, Marcel Duchamp ou les futuristes italiens ont décrété le terme définitivement obsolète. L'occasion, en somme, d'inviter le public à réfléchir sur les notions de goût, de collections de musée et de jugements esthétiques.

Alors, Beaubourg a sorti ses plus beaux atours pour séduire les Lorrains. Conçue par le directeur, Laurent Le Bon, également conservateur en chef du Centre Georges-Pompidou, cette présentation met en scène, sur 5020 mètres carrés, une suite de 780 œuvres magistrales, dont 700 issues du musée national d'Art moderne, en grande partie, de ses réserves. Il signe là une des plus grandes expositions temporaires de l'année en Europe. Pour l'heure, l'accrochage, commencé depuis deux bonnes semaines, se déroule sans trop de

problèmes: scénographes, conservateurs, restaurateurs et installateurs gardent leur calme mais sentent monter la pression.

A J - 15, il faut encore se frayer un passage entre les caisses, les échelles et les boîtes à outils. La règle à niveau passe de main en main. Rien de plus délicat que d'accrocher une toile. Des dizaines de paramètres entrent en jeu: la proximité d'une autre toile, la cohabitation de formats différents, le réglage des lumières... Sont déjà



installées des œuvres phares comme « Femme à la tête rouge » de Picasso, « La lecture » de Fernand Léger, « La muse endormie » de Brancusi, ou la série de toiles bleues de Miro. Mais aussi « La noce » de Chagall, « Raysse Beach » de Martial Raysse, « La cellule » de Louise Bourgeois ou « Respirare l'ombra » de Giuseppe Penone. Et bien d'autres...

A l'évidence, chez Laurent Le Bon, la notion de chef-d'œuvre n'a rien de figé, et le parcours pluridisciplinaire qu'il a concocté réserve plusieurs surprises. D'entrée de jeu, nos classifications chronologiques en prennent un coup. Et contre toute attente, le parcours s'ouvre sur des

(Suite page 90)

Prête à partir

Rue Saint-Merri, derrière le Centre Pompidou, la toile est chargée dans un camion, direction Metz.

Dans la réserve

Au sous-sol de Beaubourg, des manutentionnaires sortent « La tristesse du roi » de son rayonnage en la faisant rouler sur un chariot. Sur chaque panneau, une affichette indique le nom de l'œuvre stockée.

Emballage

de mètres plus loin, la toile avant de la se. Chaque boîte sur mesure et ne sert que pour l'aller-retour.





Soutine, Gris...

Les premières toiles arrivées sont accrochées aux cimaises toutes neuves du Pompidou-Metz. À gauche, « La danse du pan-pan au Monico » de Gino Severini. Au fond, « Nu aux oranges » de Matisse. À droite, sur le chariot, « Le groom » de Chaïm Soutine et, au mur, « Verre et damier » de Juan Gris.



... Raysse

Devant les caisses de bois contenant d'autres œuvres, « Raysse Beach » de Martial Raysse.

A METZ, DES CIMAISES DE 8 MÈTRES DE HAUTEUR VONT PERMETTRE D'ACCROCHER DES TOILES IMMENSES QUI N'ÉTAIENT JAMAIS SORTIES DES RÉSERVES

sculptures du Moyen Age. « Comme tous nos amis, le Louvre et Orsay font du contemporain, explique Laurent Le Bon, nous remontons au Moyen Age. Parce que le mot « chef-d'œuvre » est apparu dans la langue française au XIII^e siècle. C'est une notion médiévale de corporation. Il fallait que l'artisan devienne un maître. » Il fait remarquer, au passage, que les espaces muséographiques, conçus dans ce bel écrin tout blanc signé Shigeru Ban et Jean de Gastines, offrent à certains endroits des cimaises de 8 mètres de hauteur, et qu'il est donc possible d'y accrocher des toiles immenses, jamais sorties des réserves, comme ces panneaux décoratifs conçus par Sonia Delaunay pour l'Exposition internationale de 1937. D'autres options inattendues égrèneront le parcours, telle cette salle réservée à des œuvres encensées hier puis tombées dans l'oubli, ou cette étonnante galerie de mobilier design suspendu au mur comme des sculptures.

Dans la partie intitulée « Rêves de chefs-d'œuvre », une séquence présente, pour la première fois, une trentaine de maquettes originales de musées d'Art moderne et contemporain construits en France, depuis le Palais de Chaillot en 1937. Une manière de poser la question du rôle du musée dans la naissance d'un chef-d'œuvre. Edifiant. Quant à la dernière section, réservée à la photographie, au cinéma et à l'image numérique, toutes reproductibles à l'infini, elle relance la question de la pérennité attachée à la notion de chef-d'œuvre. En point d'orgue, la vue panoramique sur la célèbre cathédrale de Metz, un des joyaux mondiaux de l'art gothique, marque une pause.

« On vit un moment d'excitation intense », explique Alain Seban, le président du Centre Georges-Pompidou. « Depuis sept ans, on s'est tous mobilisés pour que Pompidou-Metz soit le plus beau possible. Ça ressemble au lancement d'un satellite. » Satellite est le mot juste. Sur son blog, Jean-Jacques Aillagon, qui fut à l'origine du projet, rappelle que l'idée a germé durant la fermeture du Centre Pompidou pour travaux de rénovation en 2000, déclenchant de nombreuses expositions hors les murs. Laurent Le Bon, lui, parle d'un accord gagnant-gagnant : « Les collectivités partenaires prennent intégralement en charge le budget de fonctionnement du Centre Pompidou-Metz, évalué, pour la première année, à 10 millions d'euros en dépenses, et le Centre Pompidou apporte son expertise, son savoir-faire et ses collections riches de plus de 64 000 pièces. » Mais les Lorrains ne vont-ils pas avoir l'impression de recevoir la bonne parole venue de Paris ? Aucunement, selon Alain Seban : « On s'est vraiment positionné comme l'exposition d'une collection nationale et pas comme une collection nationale de passage à Metz. Dans l'accord signé avec Metz Métropole, la région Lorraine, la ville de Metz, le Centre Pompidou et l'Etat, aucune idée de franchise commerciale, de marque à vendre. Il faut savoir que le centre prête déjà 4 000 œuvres par an. Donc, au fond, on est déjà dans cette logique-là. » Pompidou-Metz, une longueur d'avance sur la décentralisation culturelle ? ■
© Succession H. Matisse pour l'œuvre de l'artiste. Entrée gratuite du 12 au 15 mai. Spectacles, concerts et mise en lumière. Le 15 mai, durant La nuit des musées, les portes resteront ouvertes. Exposition inaugurale : « Chefs-d'œuvre ? ». Tarif unique : 7 euros. Gratuit pour les moins de 26 ans, demandeurs d'emploi, enseignants, etc.



Plus le visiteur recule, plus la cathédrale lui paraît grande derrière la baie panoramique.

Un chapeau chinois traditionnel en bambou tressé a inspiré Shigeru Ban

PAR SYLVIE SANTINI

« C'est un concours que je me devais de remporter [...]. J'étais certain que le Centre Pompidou serait prêt à accepter une proposition novatrice », a confié Shigeru Ban à Philip Jodidio, auteur de la monographie (« Shigeru Ban, Complete Works 1985-2010 ») publiée par les éditions Taschen. A 52 ans, ce Japonais signe son ouvrage le plus monumental. « En 1977, le bâtiment de Rogers et Piano avait défrayé l'architecture mondiale. Il est vraisemblable que celui de Metz fera évoluer les sensibilités architecturales », estime son biographe. Cette volute de Teflon blanc, ondulant sur une sorte de bathyscaphe percé de hublots, serait-elle orientalisante ? Non, répond son concepteur qui rapporte une anecdote, celle du chapeau chinois, dont cette toiture serait la réplique architectonique : « J'ai acheté en 1999 un de ces couvre-chefs en bambou tressé, enduits à l'intérieur de papier huilé et soutenus par une armature de croisillons de bois. Je m'étais promis d'en faire un jour une forme architecturale. » Voilà qui est fait, à grande échelle : le « chapeau » repose sur 18 kilomètres de poutres entrecroisées. Le bâtiment emprunte-t-il quoi que ce soit à son grand ancêtre parisien ? Rien, si ce n'est une tour dont les dimensions forment un clin d'œil : elle culmine par une flèche à 77 mètres de hauteur, et Beaubourg est né dans la soixante-dix-septième année du XX^e siècle... A part ça, il y a bien quelques tuyaux au plafond de la haute nef du rez-de-chaussée : purement fonctionnels, destinés à faire passer les fluides d'un bâtiment sans fioritures internes, selon l'architecte et son associé français Jean de Gastines. Comme Pompidou-Paris, l'antenne messine représente une prouesse technologique : la charpente – épicea et mélèze – a été entièrement tricotée sur ordinateur, et son maillage hexagonal – hommage à la géographie française – est sans précédent. Au plafond de l'auditorium, d'autres tuyaux. Des tubes, plutôt, en carton, signature caractérisée de l'architecte qui, depuis le tremblement de terre de Kobe en 1985, emploie ce matériau pour des structures d'urgence et des bâtiments éphémères. Il l'avait utilisé pour le pavillon du Japon à l'Exposition universelle de Hanovre, en 2000. Le chapeau messin de Shigeru Ban n'est pas, pour autant, près de s'envoler. Il repose sur une solide structure d'acier et béton, et la membrane textile qui le recouvre devrait blanchir avec le temps. L'illusionniste japonais a sorti de sa coiffure un musée qui ressemble la nuit à une lanterne magique. Il y a introduit un effet d'optique digne de Robert Houdin : dans la longue galerie du premier étage (80 mètres), plus on s'éloigne de la baie panoramique, plus grossit en son centre, comme à travers une loupe, la cathédrale de Metz, orgueil de la cité. Chapeau ! ■